

quartiers d'une ville submergée; ou bien encore c'est une de ces éponévantes configurations semblables à celles dont Québec a été deux fois le théâtre, dans le court espace de trente jours, qui demandent la coupure de tout ce que la nature humaine est capable de concentrer d'énergie, de force, de courage, d'intrepidité et de dévouement pour en arrêter les progrès. Et s'il est une classe d'hommes, dans l'intérêt général, qui, plus que toute autre, ait besoin de ce genre d'exercice, cette classe est bien assurément celle des pompiers. A ce mot de pompiers, votre imagination, messieurs, ne vous peint-elle pas aussitôt cette légion d'anges protecteurs qui, à demi-endormie, n'attend à chaque heure de la nuit, que le premier signal de la cloche d'alarme pour courir dans quelque direction que ce soit, où le devoir, où le danger l'appellent? Arrivée sur la scène, rien ne l'arrête: ni le froid ni le chaud, ni le vent ni la pluie, ni la neige ni les tourbillons de fumée sortant des ouvertures d'un édifice ni les toits embrasés ni les murs s'écroulant, l'intrepide cohorte est prête à tout affronter, car le sapeur-pompier ne connaît pas de dangers lorsqu'il se trouve une propriété à sauver, une victime à ravir aux flammes, ou enfin, lorsqu'il a une tâche quelconque à remplir. Il se multiplie, il est partout, son activité et son courage ne connaissent point de bornes. Cependant quoique témoin journalier de la belle conduite des pompiers en toute occasion, il est difficile de s'empêcher d'éprouver une espèce d'enthousiasme chaque fois qu'on les rencontre au pas de course par une nuit obscure, à la lueur blafarde de leurs torches gaitées, au son inquiet et monotone de leurs petits-jeux de cloches, et aux bruyantes démonstrations d'une vigueur toujours nouvelle, se mêlant au retentissement de leur matériel; roulant rapidement sur le pavé, ainsi qu'aux sourds mugissements de la foule qui les accompagne. Pourtant ceci n'est rien en comparaison à ce qu'il y a de saisissant dans le spectacle qu'offrent ces hommes courageux, la gaité, le levier et la hache à la main, abattant et déracinant, poussés comme par une force tragique, tout ce qui pourrait favoriser le progrès des flammes. Mais c'est surtout lorsque par une espèce d'essor simultané vous les voyez se lancer sur des échelles pour atteindre les toits et les faites de bâtiments, d'où les portes et les fenêtres, véritables cratères, vomissent des torrents de feu, que l'on se sent saisi de crainte et d'admiration. Placé sur des volans, leurs blouses couleur de feu les feraient confondre peut-être avec l'élément destructeur, si les cimiers de leurs casques métalliques, étincelants réverbères, ne laissaient distinguer des têtes humaines s'agitant au milieu des flammes! Anges ou démons, les sapeurs-pompiers offrent dans ces grands tableaux quelque chose en dehors de la nature humaine! Et qui le croirait! (la chose n'est pourtant que trop vraie) la société est parfaitement indifférente aux actes d'héroïsme de ces vigoureux athlètes! serait-ce que semblables à ces admirables phénomènes de la nature, répétés chaque jour et incessamment sous nos yeux, ils ne nous frappent plus par cela seul qu'ils sont devenus trop communs! Qu'il en soit ainsi ou autrement, si les hommes ne veulent pas être reconnaissants, ils devraient au moins ouvrir les yeux sur leurs propres intérêts, car il n'est pas difficile de prouver, même à ceux dont l'entendement est le plus obtus, que plus les pompiers auront acquis de pratique dans l'art de la gymnastique, moins il y aura d'accidents fâcheux et plus ils pourront préserver de propriétés. Mais l'autorité civile ne doit pas simplement borner ses efforts à donner de l'éducation physique aux pompiers, elle doit se rappeler les dangers auxquels ces hommes utiles sont exposés; la faible compensation qu'ils reçoivent, et surtout que chez eux la gloire ne les attend pas à la fin de leurs travaux; la gloire, ce puissant stimulant qui soutient le militaire, au milieu des plus grands dangers, et qui est comme le point de mire de toutes ses actions! C'est pourquoi, si l'on entendait bien ses intérêts, on devrait rétribuer davantage cette classe d'hommes si nécessaire et décorer solennellement les individus qui se seraient distingués par quelque acte de courage ou de généreux dévouement; blessés, mutilés ou devenus infirmes durant leur service de pompiers, leur accorder une pension ou bien leur offrir un asile; et enfin procurer des secours à la veuve et aux orphelins, lorsque le chef de la famille aurait perdu la vie dans le courageux accomplissement de ses devoirs.

Maintenant, messieurs, avant de terminer je dois dire que je m'étais imposé la tâche de passer en revue tous ces exercices qui constituent plus spécialement l'art régulier pratiqué au gymnase; mais parvenu au point où j'en suis, si je ne veux pas trop abuser de votre patience, je vois qu'il me resterait à peine le temps nécessaire pour en faire l'énumération (tant ces exercices sont nombreux et compliqués) et encore moins celui d'entrer dans quelques détails sur chacun d'eux en particulier. Néanmoins il en est un que je ne puis passer sous silence, à cause de son importance vitale pour tous ceux qui attachent quelque prix à la conservation de leur chef: je fais allusion à l'escrime. L'escrime non seulement double les forces et l'agilité, mais donne encore des attitudes nobles et gracieuses, de la fermeté, de l'assurance, de l'aplomb à celui qui s'y livre. Quelques philo-sophes, Locke entre autres, blâment cet exercice comme inspirant ordinairement un esprit querelleux. Il est possible sans doute d'en abuser comme du pugilat et de tant d'autres choses; mais ce n'est pas une raison suffisante pour en négliger la pratique; car s'il fallait proscrire l'usage de tout ce dont l'homme peut faire un mauvais emploi ici-bas, avouons que cet être appelé intelligent et raisonnable serait bien vite réduit à une existence purement négative, puisque l'expérience de tous les jours démontre que l'homme abuse de tout, même des choses les plus saintes et les plus sacrées.

L'escrime pour notre jeunesse instruite, surtout l'exercice du sabre (*broad sword*) est devenue d'une indispensable nécessité depuis que le puissant argument du bâton, étranger jusqu'ici à nos habitudes, et de récente importation, semble destiné à régler toutes les questions. Sans quelques connaissances dans le maniement du sabre, personne maintenant, en Canada, ne peut considérer sa tête en parfaite sûreté. Cependant pour celui qui aura eu l'avantage de prendre un certain nombre de leçons dans ce genre d'escrime, il en sera tout autrement; le terrible shillelah n'aura plus rien de redoutable pour lui, il pourra marcher tête levée, ayant la conscience de sa force et de son habileté à repousser toute espèce d'attaque à coups de bâtons. En effet, il est impossible de concevoir, pour celui qui n'est point initié aux secrets de l'art, la facilité avec laquelle un tour de poignet, à droite ou à gauche, écarte de sa tangente un coup dirigé sur la tête et de force à assommer un bœuf. Avec un peu d'exercice dans le genre que je recommande, un homme d'une force ordinaire, armé d'un bon bâton, pourra toujours se faire jour même au milieu d'une haie de shillelahs. Ces faits méritent bien toute l'attention de la génération croissante; mais en même temps, elle doit se rappeler qu'il est une obligation morale et religieuse qui lui impose d'être paisible dans toutes les circonstances où elle se trouvera placée; elle doit souffrir, endurer les provocations, les menaces et les insultes; mais si on l'attaque, alors qu'elle se trouve dans le droit d'une légitime défense, elle doit faire preuve qu'elle a la volonté et la capacité de se protéger et de se faire respecter. Il doit être permis aux descendants de premiers colons, de

hommes qui introduisirent la civilisation dans les vastes solitudes de ce nouveau monde, de faire tout ce qui peut dépendre d'eux pour se montrer partout les égaux de ceux qui nés hors du pays viennent y chercher une nouvelle patrie. Le Canada est assez grand pour que chacun y vive sur un pied d'égalité parfaite sans qu'il soit nécessaire qu'une caste ou une origine domine sur l'autre. Et si le Canadien, n'a par une louable émulation, croit devoir rivaliser en bons procédés, en industrie et en intelligence avec ses nouveaux co-sujets, il doit faire en sorte de ne jamais paraître en seconde ligne lorsqu'il s'agira de faire preuve d'agilité, de force et de courage; car jamais il ne perdra qu'on le flétrisse de l'empreinte du sceau de l'infériorité. Ainsi si des circonstances impérieuses exigent que la société songe aux moyens de développer les forces physiques de la jeunesse, nos grandes villes sont assez populeuses pour fournir des élèves; et les chefs de famille assez aisés pour subvenir aux dépenses d'un bon gymnase. Cependant pour qu'une institution aussi utile soit en état de se soutenir, il ne faut pas l'abandonner aux caprices du hasard et de la fortune, la faire dépendre du plus ou moins de zèle des habitants d'une ville, le gouvernement devrait l'encourager et contribuer à son maintien, ou à défaut du gouvernement il faudrait la placer sous la surveillance et le contrôle de l'autorité municipale qui serait responsable de sa mise en opération et de sa bonne tenue.

Dans le moment actuel, tous les peuples placés à la tête de la civilisation, sortis de l'état de torpeur dans lequel ils sont demeurés si longtemps relativement à la nécessité des exercices du corps, semblent d'un commun accord donner une attention toute particulière à cet important sujet, des gymnases s'établissent depuis quelques années comme par enchantement dans les principales villes de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis, la plupart sous la surveillance de l'autorité publique et aux frais des gouvernements respectifs, de ces états. Un journal de Paris: "La Semaine," feuilleton du 12 de décembre dernier, placé entre nos mains par l'obligeance d'un ami, publie sous le titre "De l'enseignement de la gymnastique," qu'il est pris des mesures pour introduire cette branche de l'éducation dans les écoles d'instruction primaire pour la ville de Paris. L'écrivain dans son article fait voir les avantages que plusieurs nations du continent de l'Europe ont déjà retiré de l'introduction de la gymnastique dans les écoles et les collèges, et termine par les réflexions si analogues à nos propres vues que nous croyons devoir les rapporter textuellement: "La gymnastique a été introduite, à titre d'essai, dans une des écoles communales de Bruxelles, et les résultats qu'elle y a produits ont été tellement satisfaisants, qu'au mois d'août dernier le collège des bourgeois et des échevins de cette ville a décidé qu'à partir du printemps prochain l'enseignement en sera généralisé dans tous les établissements placés sous son influence. C'est en effet dans les villes surtout que sa nécessité nous paraît flagrante. Les enfants de la campagne ont de l'air et de l'espace, mille occasions d'exercer leurs membres, de mettre en jeu leurs facultés physiques. Tout cela manque à la jeunesse dont l'essor est resserré entre les quatre murs d'une pension, d'un collège ou dans l'étroite enceinte d'une cité populeuse. Que l'on songe à y suppléer; voilà ce qui, indépendamment de l'utilité de la chose en elle-même et pour toutes les localités, nous paraît digne d'éloges dans l'amélioration que l'on projette au profit des écoles de Paris."

Si, messieurs, il en est ainsi en Europe, pourquoi le Canada ne ferait-il pas des efforts pour se tenir au niveau des améliorations du siècle? N'avons-nous pas aussi nos chemins de fer et nos télégraphes électro-magnétiques; nos canaux gigantesques et incomparables comme le majestueux fleuve dont ils complètent le cours navigable? Quand le monde matériel progresse à pas de géant sur ce continent, même dans notre Canada, n'y aurait-il donc que la nature humaine qui serait condamnée à demeurer stationnaire? Non je ne le pense pas, non vous ne le voulez pas; car s'il est nécessaire, comme nous croyons l'avoir prouvé, de développer les facultés physiques de la jeunesse du pays dans les temps ordinaires et pour les besoins journaliers de la vie, il peut survenir des moments de trouble et d'orage, une guerre où l'élite de la population devra être appelée sous le drapeau pour la défense de ses foyers et de tout ce qui lui est cher. Que ces événements, et ils arriveront tôt ou tard, ne vous surprennent jamais; soyez préparés pour toutes les éventualités, car sur vous pèsera la responsabilité des résultats. C'est le génie qui, à la tête des armées, combine, calcule ses ressources, supporte ses chances de succès, forme ses plans d'attaque ou de défense; et l'intelligence cultivée doit se trouver partout en tête, soutenue de la force qui ne sait qu'obéir, pour exécuter les conceptions de celui qui ordonne et qui commande. Mais pour exécuter avec quelque chance de succès, à la tête de cette force qui ne doit savoir qu'obéir, composée de cultivateurs et d'artisans, il vous faut apprendre encore quelque chose, indépendamment de ce que l'on vous aura enseigné au collège; il vous faut de la gymnastique. Supposons un instant que quelques brigades canadiennes, soient employées pour l'investissement d'une place forte, que la tranchée ouverte ait produit l'effet attendu par les ingénieurs sur le rempart ennemi et que l'assaut soit ordonné. Les colonnes d'attaques s'avanceraient alors avec leurs armes, chargés de fascines pour combler le fossé, s'il n'est pas déjà par les décombres du rempart, et munies d'échelles pour escalader celui-ci. Arrivés au pied de la brèche, on pose les échelles suivant les accidents du terrain, et le sang-froid plus ou moins grand des soldats suivant la résistance plus ou moins vive des assiégés; on les pose perpendiculairement, diagonalement, à droite, à gauche, comme on le peut, fermes ou vacillantes, sous une pluie de coups-de-feu, de mitraille et de projectiles de toute espèce; et il faut monter! Les bataillons une fois arrivés à ce point, pensez-vous, messieurs, qu'il serait prudent pour le succès de l'entreprise, que les chefs de bataillons, les capitaines et leurs subalternes, s'adressassent aux maçons et aux charpentiers qui pourraient se rencontrer dans leurs rangs (vu qu'ils ont l'habitude de grimper sur les échafauds) et leur ordonnassent de monter les premiers à la brèche? Serait-il bien glorieux pour des officiers, en supposant que leurs soldats plus intrépides qu'eux s'emparassent du rempart, d'attendre patiemment dans le fossé que ces soldats eussent renversé l'ennemi pour venir ensuite assujétir les échelles, leur tendre la main, les faire monter sans accidents et assez promptement pour réclamer tout le mérite et la gloire de la victoire? A l'idée d'une pareille ignominie quel est l'homme de cœur qui ne sentirait pas la rougeur lui monter au front; et quel est celui qui ne serait pas prêt, dans un mouvement de juste indignation, à jurer que si jamais le sort l'appelle à prendre les armes il saura assez de gymnastique pour le mettre en état de se précipiter le premier à l'assaut, d'y monter à l'aide de ses jambes seulement, réservant ses bras pour parer les coups, saisir l'ennemi, lutter corps à corps avec lui et le terrasser.

Mais, messieurs, pour ceux qui ont un goût particulier, une irrésistible inclination porterait à embrasser la carrière des armes (carrière dans laquelle il n'est guères possible d'exceller à moins que l'on n'y soit appelé par une vocation toute particulière), il est bien d'autres difficultés à vaincre, indépendamment de celles qui se rencontrent dans un assaut, avant de pouvoir aspirer au titre d'officier distingué. Ce serait se méprendre étrangement que de penser que la vie militaire ne consiste que dans la garde montante, les parades et les revues d'un service de garnison; dans les amusements, les bons dîners et les brillants uniformes de l'armée en temps de paix. Ce ne sont pas ces fascinantes apparences seulement qu'il faut consulter en sondant ses inclinations pour la vie des camps, il faut aussi examiner le revers de la médaille. Il faut se figurer l'armée en campagne luttant non seulement contre un ennemi égal et souvent supérieur en force, mais encore contre les fatigues, la faim, la soif, la nudité, et les événements quelquefois se donnant la main pour accabler le soldat et lui faire subir les plus dures épreuves. Tantôt ce sont des marches rapides et forcées qu'il faut faire à travers des chemins bas, fangeux et impraticables; tantôt des défilés entrecoupés de précipices qu'il faut franchir; ici c'est un rocher, une montagne escarpée que l'on a à gravir; là un bras de rivière qui ne vous offre d'autres ressources que de le passer à la nage. Et si vous ajoutez aux sueurs et aux fatigues de ces journées, comme il s'en rencontre si fréquemment durant le cours d'une campagne, le soleil brûlant de l'été, ou, ce qui n'est guères moins agréable, la pluie, la grêle ou la neige de l'automne et le confort du bivouac qui attend le soldat las et épuisé, vers la fin du jour, vous pouvez peut-être vous former une faible idée des qualités morales et physiques indispensables à l'homme de guerre. Cependant au milieu des privations, des fatigues, des hasards et des dangers sans nombre auxquels sont exposés les troupes, l'officier, digne de ce nom, doit constamment donner l'exemple de l'obéissance, de la patience et du dévouement. Dans la marche en avant son poste est en tête, servant de guide et frayant le chemin à ses compagnons; dans la retraite, il est en queue, les encourageant de la voix, les couvrant et protégeant de sa personne. La colonne arrête-t-elle un instant pour prendre haleine, il doit se multiplier, si je puis m'exprimer ainsi, autant qu'il est nécessaire, pour procurer à chacun les secours et les rafraichissements dont il a besoin. S'agit-il du bivouac, il ne devra prendre lui-même de repos que lorsqu'il se sera convaincu par ses propres yeux, que chaque homme a reçu sa ration; que l'on a pourvu à une suffisante quantité de combustible pour la nuit; que l'on s'est procuré tous les moyens d'abris qu'offrent les ressources des localités environnantes, et qu'enfin, toutes les précautions que peut suggérer l'art et la prudence ont été prises pour prévenir une surprise de la part de l'ennemi. En un mot, l'officier ne doit penser à soi que lorsqu'il a pourvu à la sûreté et aux besoins de tous les autres. Et comment la patrie pourrait-elle attendre des succès et des victoires d'une armée s'il en était autrement? Est-il juste et raisonnable que celui qui a le moins à gagner soit le premier à s'exposer et à souffrir; le simple soldat endurent toutes les fatigues et exposé à tous les dangers ne cueillerait-il des lauriers que pour en ceindre la tête de jeunes muscadins sans force, sans courage et sans énergie, s'estimant pétris d'une pâte trop précieuse pour s'exposer aux peines et aux périls de l'humble fantassin? Non, messieurs, la gloire, ainsi que les honneurs et les avantages qui s'y rattachent, ne s'achète qu'au prix des plus grands dangers, des plus pénibles sacrifices; et n'oubliez jamais que ses reflets sont d'autant plus brillants qu'elle a coûté davantage.

En concluant, je crois donc devoir déclarer à mes jeunes compatriotes que, quelque soit l'état pour lequel ils se sentent appelés, ils doivent se convaincre qu'ils ne peuvent jamais obtenir de succès bien marqués, ni s'élever à une haute célébrité à moins qu'ils ne soient préparés et disposés, dans les grandes occasions, à payer de leurs propres personnes. Que leurs préférences soient en faveur des professions savantes ou des beaux-arts; de la littérature, du commerce ou de la politique, de la marine ou de l'armée, il se présentera toujours, dans le cours de la vie, des circonstances où ils seront forcés d'agir; et de la manière dont ils sortiront de la première épreuve, dans une occasion solennelle, dépendra indubitablement leur réputation et leur avenir. Qu'ils y réfléchissent donc sérieusement, car il faudra que leur ambition soit bien limitée, et le rôle qu'ils se proposent de jouer bien secondaire, s'ils croient pouvoir se dispenser de mes recommandations; qu'ils ne comptent pas sur les rares exceptions d'un hasard capricieux et aveugle; mais au contraire qu'ils fondent leur espérance et qu'ils calculent leurs chances de succès sur eux-mêmes, sur leurs propres ressources, se rappelant sans cesse cette sentence d'un grand poète, même à l'égard des enfants gâtés de la fortune.

"Qu'à vaincre sans périls on triomphe sans gloire."

Après ce discours, le Président de l'Institut remercie M. Taché au nom de toute la société, et exprime encore au nom de l'Institut le désir que cette lecture soit publiée dans les journaux français de Montréal. M. Taché répond comme suit.

MESSIEURS DE L'INSTITUT.

Veillez croire que je vous suis très-reconnaissant pour les remerciements que vous venez de me voter; soyez persuadés que je n'ai pas été moins sensible aux marques d'approbation que l'Assemblée a bien voulu me donner durant le cours de cette lecture.

Cependant il est une chose à laquelle je ne pourrais me résoudre sans quelque répugnance; ce serait de permettre que l'on décernât les honneurs de l'impression à mon petit travail. Car d'abord je dois déclarer que dans les deux ou trois paragraphes concernant la partie historique et hygiénique, tout n'est pas entièrement de moi, ayant trouvé à emprunter aux auteurs quelques faits historiques et quelques points de doctrine qui m'ont paru propres à appuyer ma thèse.

Quant au reste, la majeure partie de ma lecture, les applaudissements que j'ai reçus ce soir, bien que très-flatteurs pour moi, ne sont pas capables de me tourner la tête au point de me faire prendre le change; car je sais trop bien qu'il est dans le cœur de l'homme de ces grands et généreux sentiments qui n'ont besoin que d'être réveillés pour se manifester d'une manière aussi prompte qu'énergique; et tout ce que je puis réclamer, dans le moment actuel, est d'avoir touché à quelques-unes de ces cordes qui ne manquent jamais de vibrer fortement en pareils cas.

Cependant ne croyez pas que je sois d'opinion que ma lecture pêche par le fond, qu'elle ait besoin d'apologie. Non, messieurs, ce n'est au contraire que la forme qui m'embarrasse un peu; car quant au fond en lui-même je serai toujours prêt à le défendre, étant bien persuadé que le sujet, que je me suis efforcé de traiter, est bon, utile et mérite toute la considération de la génération croissante, et surtout celle de cette classe de la société qui est obligée par devoir de veiller, et de donner l'exemple à l'éducation populaire.

Mais dans ce siècle de lumière et de progrès, ce n'est pas tout de dire quelque chose de bon, on exige plus, on veut encore que les choses soient bien dites; or sur ce dernier point de vue, je le répète, je ne me sens pas très-rassuré. Mais enfin si, après consultation avec quelques amis en qui je repose toute confiance, on me conseille d'enoyer mon manuscrit à la presse, je n'y apporterai plus aucune objection. En terminant, agréez, messieurs, et messieurs, l'expression de ma gratitude pour l'empressement avec lequel vous

vous êtes rendus ce soir dans cette enceinte, et croyez que, s'il est quelque chose capable de m'indemniser pour mes quelques heures de travail, c'est bien le progrès évident du goût qui se développe de plus en plus chaque jour, parmi les habitants de cette ville, pour les amusements et jouissances intellectuelles, goût qui ne peut manquer d'avoir d'immenses avantages pour la belle et patriotique population canadienne de Montréal.

MELANGES RELIGIEUX

MONTREAL, 14 MARS 1848.

AU WITNESS.

Le Witness, après quelques jours d'hésitation, a cru devoir mentionner un des motifs de notre refus de publier les lettres de Kirvan, et pour juger notre conduite, il s'appuie de l'autorité d'un soi-disant catholique. A ce propos, le Witness en revient toujours à dire que les papistes ne veulent écouter qu'eux leurs prêtres et qu'ils ne tiennent nul compte du Witness, non plus que de sa bible. Apparemment que les religionnaires du Witness sont déchargés de l'obligation d'écouter leurs ministres. Nous le pensions déjà, d'après les faits. Mais, nous autres catholiques qui tenons encore aux vieux principes, nous croyons que les fidèles doivent écouter leurs pasteurs; sans croire pour cela que ce sont les prêtres qui ont fait ou font la religion. Hé non, messieurs du Witness; ils enseignent seulement ce que leur divin maître les a chargés d'enseigner dès le commencement; ils ne sont que les échos fidèles des dix-huit siècles passés. Il n'est donc pas étonnant que les papistes écoutent ce que les prêtres leur disent. Ce qui doit seulement étonner un peu le Witness, c'est de voir ces milliers de prêtres s'entendre si bien, d'un bout du monde à l'autre, pour redire tout la même chose; c'est de remarquer encore avec quelle fidélité ces millions de catholiques, qui ne sont pas tous des sots, écoutent et pratiquent ce que ces prêtres leur disent; d'observer enfin comment tous ces prêtres sont si bien surveillés par tous les évêques de la catholicité, que nul d'entre eux ne peut enseigner une doctrine contraire, sans être immédiatement censuré, et sans que le premier pasteur qui réclame, ne soit lui-même appuyé par le pasteur des pasteurs. Voilà assurément un admirable système, s'il n'y a là qu'un système, comme l'annonce le Witness. Comme on voit, ce n'est pas tout pareil dans les églises bibliques, et le Witness doit le savoir, puisque dernièrement encore, le lord Bishop de Rochester se plaignait en pleine chambre des lords que, sur 103 ministres réunis en assemblée, il ne s'en trouva pas deux de la même opinion. En vérité, c'est recommencer un peu tard à édifier la tour de Babel.

Quant au correspondant que le Witness introduit sur la scène, il ne pouvait pas y avoir une pièce mieux cousue de fil blanc. Ce correspondant se prétend catholique, *la there very strictly to the principles of that church*, et il déclare tout de suite qu'il tient au principe du *judgement privé*, en matière de foi: *could not every one of their numerous readers judge for themselves?* Lecteurs, jugez si cet homme y entend quelque chose en théologie, ou s'il ment. 2o Le Witness affirme, dans ce même numéro du 6 mars, qu'il a reçu cette lettre de son correspondant la semaine précédente, *the following letter, which was handed to us last week*; et ce correspondant qui la signe appose la date du 6 mars; même jour, même semaine, même année! Lecteurs, pouvez-vous vous empêcher de rire de la franchise de l'éditeur ou du correspondant? Jugez donc, puisque ce n'est pas en matière de foi, si c'est là de la vérité ou du mensonge. Au fait ou au fond, l'éditeur et le correspondant c'est tout un; et soyez sûr que le correspondant, au lieu de signer *French Canadian* aurait dû signer *Un Suisse en Canada*.

Ce jour-là, le Witness disait aussi que l'on en était comme au temps de la réforme. Il a raison là-dessus; on ment aujourd'hui comme alors. Il faut donc de la réforme et de la grande réforme; mais c'est dans la conduite morale des individus, messieurs, et nullement dans les commandements qui défendent toujours le mensonge, ni non plus dans le symbole, de la foi qui ne peut jamais varier dans la vraie église. Comprenez-le donc enfin, messieurs du Witness; il n'en est pas de l'église catholique, une et perpétuelle, comme il en est des églises multiples et variantes, instituées de siècle en siècle, et quelquefois d'année en année, par des hommes à systèmes.

LE NOUVEAU MINISTÈRE.

Depuis samedi soir, nous avons enfin un ministère réformiste, composé d'hommes qui réunissent en eux les deux conditions essentielles à des ministres: les talents et la popularité. Nous ne croyons pas que, dans les circonstances où se trouve le pays, on pût faire un meilleur choix que celui-là; c'est un ministère qui rencontrera sans aucun doute l'appui cordial de la grande majorité des représentants du peuple. Le Bas et le Haut-Canada s'y trouvent représentés de la manière la plus flatteuse possible; et pour ne parler que de la section que nous habitons, avouons que le choix est excellent. Le district de Québec et le district de Montréal y ont une large part; les deux villes elles-mêmes ne peuvent rien s'enlever sous ce rapport. Espérons donc qu'enfin va luire pour notre pays une ère de prospérité et de bonheur qui durera bien longtemps. Espérons qu'enfin notre peuple sera traité avec égale justice, que les richesses du pays seront exploitées, et que le Canada s'engagera une fois pour toutes dans une voie de progrès et de lumière, seule capable de lui assurer le rang qu'il doit tenir en Amérique. Mais ne supposons pas qu'il suffise de nommer de nouveaux ministres. Il faut encore autre chose, et c'est l'essentiel. Il faut parmi les réformistes une grande union et de sentiments et d'actions; il faut une bonne entente, il faut de l'appui au ministère. Cet appui ne saurait s'obtenir que par les représentants du peuple. Que ceux-ci n'aient tous qu'un seul et unique but, "celui de faire prospérer le pays," et tout ira bien. Donnons aux nouveaux ministres du temps pour mûrir leurs mesures, ne les pressons pas par nos clamours; nous les aiderons par là à préparer de bonnes lois pour le pays. Ce n'est que le temps qu'il leur faut; ne le leur refusons pas; nous nous exposerions à n'avoir, comme trop souvent par le passé, qu'une législation à la vapeur.

NOMINATIONS.—La Gazette Officielle de samedi contient les nominations suivantes:

Proc. Gén. (B. C.) et Membre du C. E.	Hon. L. H. Lafontaine.
Secrét. Provincial, et	do " do R. B. Sullivan.
Proc. Gén. (H. C.) et	do " do R. Baldwin.
Inspect. Général, et	do " do F. Hincks.
Sol. Gén. (B. C.) et	do " do T. C. Aylwin.
Prés. du Conseil, et	do " do J. Leslie.
Orateur du C. L., et	do " do R. E. Caron.
Comm. des Terres, et	do " do J. H. Price.